

SOMBRE PERSPECTIVE



M. Tom. — Toto, ta sœur est-elle à la maison ?

Toto. — Vous n'avez qu'à sonner et à demander à la servante. Elle est payée pour mentir. Pas moi.

CHANSON

Ne prenez point cet air fâché,
Car vous n'êtes pas en colère ;
Votre cœur ne n'est point caché,
N'essayez pas de me déplaire,
Je le connais ce petit cœur
Et point ne crois à votre bouche
D'où jaillit le propos menteur...
Ne prenez point votre air furouche
Car vous ne me ferez pas peur.

Quoi ! vous bouderiez pour un rien !
Il vous sied de donner le change
A vos vrais sentiments... hé ! bien,
Avec votre petit doigt d'ange
Vous avez beau me menacer,
Je ris de votre fureur feinte,
Eclair qu'il faut laisser passer ;
Non, je n'ai pas la moindre crainte :
Cessez donc de vous courroucer !

V. ROGER-LACASSAGNE.

MOSAÏQUE

On vient de retrouver, en Champagne, France, cette curieuse enseigne d'un chirurgien-barbier du siècle dernier : nous en respectons l'orthographe :

“Isaac Macaire, barbier, perruquier, chirurgien, clerc de la paroisse, mestre d'école, maréchal et accoucheur. Raze pour un sou, coupe les cheveux pour deux sous et poudre et pommade par-dessus le marché les jeunes demoiselles joliment élevées, allume les lampes par année ou par quartier. Les jeunes gentilhommes a prène aussi leur langue grand'mère de la manière la plus propre. On prend grand soin de leurs mœurs, on leur enseigne à épeler. Il a prène à chanter le pleinchant et à ferrer les chevaux de main de maître. Il fait le raccommode aussi les bottes et souliers, enseigne le haut-bois et la guimbarde, coupe les cors, saigne et met les vessicatoires au plus bas prix. Il donne des lavements et purge à un sou la pièce ; enseigne au logis les cotillons et autres danses et vat en ville. Vend en gros et en détail la parfumerie dans toutes ses branches. Vend toutes sortes de papeteries, cire à décroter, harengs salés, pain d'épice, brosses à frotter, souricières de fil d'archal, et autres confitures, racines cordiales et de godefrais, pommes de terrs, sossisses et autres légumes.

“N. B.—J'enseigne la joggrafy et marchandises étrangères une balle tous les mercredis et vendredi. Dieu aidant, par moi Isaac Macaire.”

Voilà, certes, un Figaro bien extraordinaire et qui ne devait pas man- de pratiques.

Le jeune Pepito, le compositeur prodige de trois ans, m'inspire plus d'inquiétude que d'admiration, écrit un chroniqueur. Qu'advient-il de lui, quand il aura passé l'heureux âge où l'on peut demander aux parents d'un enfant, sans porter atteinte à sa dignité : “A quelle heure le couche-t-on ?” Je lui souhaite sincèrement, dans son intérêt, d'avoir trois ans le plus longtemps possible. Et ce souhait n'est point aussi absurde qu'il le paraît. Un cas déjà lointain, qui me revient en mémoire entre tant d'autres, en fournira la preuve.

Il y avait une fois un violoniste phénomène, que, discrètement, j'appellerai Machinki. J'étais encore au collège, quand, pour la première fois, je remarquai l'annonce d'un concert donné par le “petit Machinki, âgé de sept ans”. Constamment prôné par d'astucieux “échos”, ce nom m'obséda dans la suite, et, enfin, un jour, je le retrouvai en vedette sur l'affiche d'un casino. L'affiche portait : le “petit Machinki, âgé de treize ans”. Six ans s'étaient écoulés depuis que son existence m'avait été révélée, le compte y était. Le soir, j'eus la curiosité d'aller entendre le précocé émule de Paganini. Avec son costume de velours noir, veste ronde et culotte courte, son large col blanc rabattu, ses cheveux frisés au fer comme pour une distribution de prix (tel ses photographes le représentaient six ans auparavant), il avait bien l'air d'un adolescent, mais grand- delet pour son âge et d'aspect vieillot, malgré l'artifice d'un maquillage visible à la lognette. Voilà bien, pensais-je, apitoyé, le résultat du surmenage imposé à ces malheureux enfants prodiges !

J'occupais à l'hôtel de *La Plage*, une chambre qu'une cour étroite sépara- rait de l'appartement habité par le virtuose phénoménal. Or, le lende-

main matin, quelle ne fut pas ma stupeur, lorsque, à la faveur d'un rideau mal clos chez mon voisin, je surpris l'horrible secret : devant un miroir accroché à la fenêtre, le “petit Machinki, âgé de treize ans”... se fuisait la barbe !

En réalité, m'affirma un journaliste bien informé à qui je contai ma découverte, il avait accompli, à cette époque, sa dix-huitième année. Quand le bleu de ses joues et à son menton fut trop intense pour se dissimuler, aux feux de la rampe, sous une couche de blanc gras, sa carrière de prodige prit fin, il cessa de s'exhiber en public, et l'on n'entendit plus parler de lui. Après avoir été si longtemps le “petit” Machinki, il ne devait jamais, hélas ! devenir le “grand” Machinki.

D'où vient le mot *macaroni* ou plus exactement, selon la forme napolitaine, *macheroni* ? Un journal allemand nous donne, à ce sujet, une explication assez plausible.

Il y avait dans les ateliers antiques, farces grossières que les paysans campaniens jouaient entre eux, un personnage qui figurait une sorte de rustre bouffon et qui s'appelait *Maccus*. Or, ce *Maccus* semble bien avoir reçu son nom du mets qu'il dévorait avec de gloutonnes délices. Ainsi, dans certaines régions de France, on désigne encore les Allemands sous le nom dérisoire de *Choucroutmann*.

Maccus, qui faisait rire les peuples italiens quelques centaines d'années avant Jésus-Christ, et qui est l'ancêtre direct de *Pulcinello*, mangeait donc un plat qui lui était homonyme et qui, ayant gardé à travers tant de catastrophes, de guerres, de changements politiques et religieux, son nom et sa substance, se nomme aujourd'hui encore *maccheroni* et fait la joie non seulement des Napolitains, mais des Romains, des Toscans, des Ombriens, des Lombards, des Vénitiens, des Français et de tous les peuples latins.

OMNIBUS.

A L'EXAMEN

Le professeur. — Qu'est-ce que l'insomnie ?

Le candidat. — Une maladie contagieuse.

Le professeur (abasourdi). — Contagieuse ?

Le candidat. — Oui, monsieur, je parle d'expérience. Chaque fois que le chien ne dort pas, je ne dors pas non plus.

PROPOS DE CHASSEURS

X. — Chut...tt... il est par ici...

XX. — Dites donc, mon vieux... nous avons l'air d'être à la poursuite de Dewett !

— Avec mon automobile, quand je sors, il est rare que je ne tuo pas quelque chose... mais avec mon fusil, jamais rien !

CE QUI EN EST

Le juge. — Dans la bataille vous avez perdu un couple de dents, d'après ce que je vois.

Le témoin. — Non, Votre Honneur.

Le juge. — Mais elles manquent.

Le témoin. — Je les ai avalées.

ENTRE AMIS

Emma. — As-tu jamais vu quelque chose de plus petit que les pieds d'Estelle ?

Anna. — Oui, ses chaussures.

ENTRE NOUVELLES CONNAISSANCES

Y. — Oui, plusieurs personnes de grande valeur sont sorties de ma place natale.

Z. — Oui ?

Y. — J'en suis un ; soulement, je dois ajouter que j'y ai été forcé par mes créanciers.

GAMINERIE



La mère. — Comment, petit malheureux, tu nettoies les touches du piano avec de l'eau dentifrice.

Toto. — Mais, maman, tu t'en sers bien pour tes dents, et c'est de l'ivoire aussi.